

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

"LE FRANÇAIS"

PAR DAMASE POTVIN

MONSIEUR Damase Potvin offre, aux amis de la littérature canadienne-française, un nouveau roman, *Le Français*, œuvre d'une écriture fortement régionaliste précédée d'une préface plus régionaliste encore.

Le bonhomme Jean-Baptiste Morel, cultivateur du quatrième rang de Ville-Marie, — chef-lieu du comté de Témiscamingue — amant de la terre un peu à la façon des publicistes-colonisateurs, paraît très sentimental et peu gai certain après-midi d'août que le romancier nous le présente. Il a perdu son fils unique pendant la grande guerre. Il ne lui reste qu'une fille, Marguerite. Et celle-ci ne se presse pas de lui amener le soutien de ses vieux jours, l'excellent fermier que réclame la terre des Morel. Il y a pis. Marguerite vient d'apprendre à son vieux père qu'elle préfère Léon Lambert, l'engagé qui cultive leur ferme, à Jacques Duval, le gendre que Jean-Baptiste Morel désire parce qu'il augmentera de son bien le domaine des Morel. Léon Lambert, en outre, est un étranger. Paysan cénévole, aîné d'une famille nombreuse, il a quitté son pays après avoir fait la guerre des tranchées. Il est venu chercher, au Canada français, de l'argent à gagner et une terre à cultiver, car il aime la terre labourable d'une affection non moins romanesque que le père Morel. Mais après des vicissitudes variées, Léon Lambert, par un soir d'hiver, tombe à moitié gelé, sur la Baie-des-Pères qu'il a entrepris de traverser par une poudrerie redoutable. Jean-Baptiste Morel qui revient du bois, le découvre, le recueille et le soigne. Lambert guéri paie sa dette de reconnaissance par son travail de bon ouvrier agricole.

Et l'on assiste au progrès de l'idylle du paysan cénévole et de l'intelligente fille du cultivateur canadien, — malgré les intrigues de Jacques Duval, traître à la terre dans son cœur et qui n'attend qu'une occasion pour l'abandonner.

Jean-Baptiste Morel ne veut pas de l'alliance avec le Français qui est un étranger. D'autre part, le père de Jacques, cultivateur à l'aise, et qui avantagera son garçon d'un beau bien, le pousse vers Marguerite, dont il connaît les vertus et les talents domestiques.

Dans le même temps, un cultivateur-amateur, ancien négociant montréalais, convoite la terre du père Morel. A chaque nouvel ennui de ce dernier il lui offre pour son domaine un prix très élevé. Mais Jean-Baptiste Morel est inflexible.

Une corvée, deux tempêtes, un feu de forêt, un pique-nique, quelques croquis d'un *chantier*, une fête de la Sainte-Catherine, autant de pièces dont M. Potvin agrmente l'idylle de Marguerite Morel et de Léon Lambert, et le récit des ennuis du père Morel dans son affection pour la terre.

A la fin tout tourne bien et se termine par un heureux mariage pour le repos des âmes sensibles.

* * *

On reprochera beaucoup plus sa préface que son roman, à l'auteur du *Français*.

M. Potvin aime la littérature régionaliste, mais d'un sentiment aussi romanesque que le père Morel aime sa terre du quatrième rang de Ville-Marie.

Le grand amour est la marque des grands cœurs. Mais M. Potvin a crié son amour dans sa préface, l'a extériorisé avec une pointe d'exagération. On lui en fera grief.

En vérité, la littérature régionaliste est un genre littéraire qui ne se discute plus que par les intelligences distraites. Cette formule offre, malgré qu'on en ait, à l'observateur attentif, les mêmes grands problèmes à résoudre, la même étude d'une humanité qui change peu dans le temps et l'espace, mais elle les lui présente sous un jour particulier, dans un décor plus neuf et plus original, sous des dehors d'une couleur spéciale et qu'un artiste a chance